

MUR 1771

## LETTRE OUVERTE aux Écrivains de Belgique

Mes chers Confrères,

L'Association des Écrivains belges a publié récemment la relation détaillée des manifestations organisées pour fêter le cinquantième anniversaire de sa fondation. J'y ai compté moult discours, des réceptions, des banquets et des déjeuners, des vins d'honneur, des ministres et des diplomates, des fleurs et des couronnes, une exposition de portraits, du beau monde fourré ou doré sur tranches, les académies, la cour de cassation, le Guatémala aussi bien que Jette Saint-Pierre, et j'en oublie.

C'est parfait. Une association, fût-elle d'écrivains, ne doit pas déroger à une tradition honorée par tous les groupements, qu'ils se vouent à la pêche à la ligne, au jeu de boules, ou à l'amélioration de la race caprine. Aussi, si je me décide aujourd'hui à vous écrire, ce n'est point pour récriminer, selon une tradition non moins vieille que celle évoquée tout à l'heure, mais pour vous faire part de quelques réflexions, tout à fait secondaires, qui me sont venues en humant l'encens et la myrrhe si généreusement brûlés en notre honneur.

Mes trois cents et quelques confrères qui serrez les rangs de l'association, vous ne me contredirez point, si j'avance que le fait d'écrire un livre n'est pas la partie la plus difficile de l'état d'écrivain. L'éditer, voilà la grande affaire. Bien peu d'entre nous — serions-nous deux douzaines ? — ont été "édités" véritablement. Au surplus, cette chance

ne nous échoit guère en Belgique. Aussi sommes-nous soupçonnés incontinent d'avoir ourdi des machinations diaboliques pour être arrivés à nos fins.

Nos éditeurs belges, vous le savez, ont une conception assez particulière de leur industrie. Ils fabriquent un produit, puis attendent patiemment qu'il veuille bien se vendre. Hélas, un livre, pas plus qu'une cigarette ou un film, ne peut se passer de ces bouches de la renommée vulgaire qu'on nomme la publicité. Vous connaissez le résultat : nos concitoyens fréquentent les cinémas et fument des cigarettes, mais oublient d'ordinaire d'acheter des livres qui leur demeurent inconnus. (C'est, d'une certaine manière, gentil pour nous, car ils pourraient aussi bien nous accuser d'écrire des livres illisibles...)

Nos libraires forment, je l'accorde, une confrérie assez bigarrée. A côté du "bon libraire", aussi rare ici qu'en d'autres métiers, nombre parmi eux vendraient mieux des chaussettes ou du boudin. Ils ont, en général, une sainte horreur de la chose imprimée. Ils me font penser à ces pharmaciens qui ont le dégoût profond des produits qu'ils débitent dans leur officine. Ils sont, les uns et les autres, marchands de poisons et d'illusions. Mais la tâche du pharmacien est plus aisée : il débite ce qu'on lui demande. Comment un libraire, qui ne lit pas, s'y prendrait-il pour recommander un livre à l'acheteur hésitant ? Pour se défendre, il rejette la responsabilité sur sa clientèle. Les Américains, avec leur goût infailible, ont convaincu le pauvre monde que le meilleur livre est celui qui se vend le mieux. Depuis lors, l'imposante cohorte des gogos achète de confiance les "best sellers" qui bénéficient des mêmes méthodes de lancement qu'un dentifrice ou des lames de rasoir. Accusé d'indifférence à l'égard des auteurs nationaux, le lecteur se rebiffe : Comment s'y reconnaître ? Qui nous renseigne ? clame-t-il. Et d'accuser les journaux, coupables à l'en croire, de tout le mal. Le point mérite examen.

Encore que la liberté de la presse soit garantie par la constitution et que nous soyons très fiers de cette liberté, vous savez, Messieurs, que pour en user avec quelque efficacité de gros capitaux sont indispensables. Dans ce domaine, les foudres de la justice sont infiniment moins à



craindre que les notes de l'imprimeur. Comme les propriétaires de journaux sont, avant tout, des marchands de papier imprimé, il y aurait mauvaise grâce de leur en vouloir parce qu'ils ont le souci de vendre leur marchandise. Obligé de plaire au plus grand nombre possible, le journal est une vaste entreprise d'abêtissement. Il faut beaucoup d'ingéniosité pour que rien ne trouble le lecteur, cet être sans visage dont la plume vigilante secrète l'indignation à la moindre incartade. C'est dire qu'il faut se méfier de la critique véritable, faite par des gens de métier. Avouons, mes chers confrères, que nous sommes fort susceptibles. Si la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes nous permet d'accepter des louanges sans fausse modestie, nous ne saurions accepter de blâme sans crier vengeance. Aussi, fuyant les spécialistes, toujours redoutables, la critique est confiée d'habitude à un journaliste-maison qui a le tour de main pour faire des comprimés au jujube, qui ne font de mal à personne. Autre particularité propre à notre pays plat : le journaliste nourrit, en général, pour l'homme de lettres une haine solide, faite de rêves déçus, d'envie pour ceux qui rêvent encore et d'un dégoût définitif pour la sécrétion encrêlée, quelle qu'elle soit.

Ces points de vue, juxtaposés, forment le plus joli cercle vicieux et sauf à imaginer des bouleversements qui ne sont pas dans notre nature, il ne reste qu'à juger, avec Leibniz, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

De nombreux confrères s'étonneront que je n'aie pas compromis l'État dans cette affaire. C'est voulu, je l'avoue. Outre que cette massive vache à lait a les mamelles plutôt fatiguées, nous sommes à la fois trop et trop peu nombreux pour bénéficier de sa générosité. Ah, si nous étions quelques douzaines ! La belle équipe de prébendiers que cela pourrait faire ! Et si facile à gaver au nom de quelque intérêt supérieur, telle la nécessité de conserver les derniers exemplaires d'une race inutile mais curieuse, comme les Peaux-rouges ou les rhinocéros. Mais la voyez-vous, la vache, nourrir plus de trois cents mendiants au stylo intarrissable ? Mieux vaut être trente mille. Cela permet de changer de verbe : au lieu de demander, on exige. Et on obtient.



Qu'Apollon nous garde de pareille calamité ! Les trois cents et quelques plunitifs qui font partie de l'association, protégés par l'État ! Avouez que ce serait la fin de tout, le coup de massue décisif qui achèverait notre pauvre littérature.

Une conclusion, mes chers Confrères, s'impose à l'évidence. Mes réflexions sont non seulement d'ordre secondaire, elles me paraissent inutiles. Je les eusse enfouies dans mon tiroir n'était votre goût pour les choses gratuites. A ce titre, je souhaite bon courage aux jeunes d'aujourd'hui. Dans cinquante ans, barbus ou rasés selon la mode, membres de l'académie, constellés de crachats au nom de Léopold, de Joseph ou d'un autre, vous pourrez célébrer congrûment le centenaire de l'Association des Écrivains Belges, en buvant, en mangeant, en parlant, trois fonctions plus essentielles que l'art difficile d'écrire. Comme je ne serai pas au rendez-vous, je vous adresse d'avance mes vœux les meilleurs pour la réussite de cette œuvre hautement philanthropique.

ROGER AVERMAETE.